**843 « Les compteurs sont quelque part remis à zéro » : chez la génération Z, rebond catholique ou illusion d’optique ?**

La déchristianisation chronique de la France a-t-elle atteint un plancher ? Elle coexiste désormais avec une autre dynamique, le second souffle religieux à l’œuvre dans une partie de sa jeunesse désaffiliée. Par Constantin Gaschignard. 20-07-2025. 9h30.



La jeunesse pour relancer un catholicisme en déshérence ? L’hypothèse relève presque de la provocation tant les indicateurs abondent tous dans le sens d’un déclin inéluctable de cette religion multiséculaire en France.

L’affaire est entendue : le nombre de baptêmes – quatre cinquièmes des nouveau-nés étaient baptisés en 1961, un quart en 2018 – et d’ordinations, entre autres, s’est effondré en l’espace de quelques décennies. Mais à bien y regarder, plusieurs signes esquissent une tendance parallèle, pas forcément contradictoire, celle d’un regain religieux chez les millenials.

Un récent sondage Ifop pour l’Observatoire français du catholicisme dresse un état des lieux de la pratique dans notre pays. La démographie poursuit son œuvre : d’après l’étude, seuls 41% des interrogés affirment croire en Dieu en 2025 ; ils étaient encore 56% en 2011.

« Nous sommes passés d’un catholicisme de tradition ou de conformisme, avec une assise très large au sein de la population, à un catholicisme choisi, incarné par un noyau dur restreint mais vécu plus intensément. Ceux qui restent, notamment les plus jeunes, ont intégré leur statut minoritaire, donc s’impliquent plus », commente Jérôme Fourquet, directeur du département opinion de l’Ifop.

Les 19.000 inscrits cette année au pèlerinage de Pentecôte organisé par l’association Notre-Dame de Chrétienté – un record – en moyenne âgés de 21 ans, ou encore par le Frat de Lourdes, qui a rassemblé en avril plus de 13.500 lycéens du public et du privé, là aussi un record, illustrent bien l’intérêt nouveau des jeunes pour l’Église. Les baptêmes d’adultes explosent également, qui sont passés de 4000 en 2022 à 10.000 dans la nuit de Pâques 2025, avec un rajeunissement manifeste d’année en année. En bousculant les repères, la pandémie de Covid et son lot de confinements ont généré une soif de sens, comme l’ont mis en avant les évêques de France.

**Moins matérialistes que leurs aînés ?**

Voilà que des rejetons de la « génération Z » demandent le premier sacrement de l’initiation chrétienne, contrairement à leurs parents, baptisés à la naissance mais devenus étrangers aux bancs de la nef. Matthieu, 28 ans, habite à Melun (Seine-et-Marne) où il travaille comme ébéniste. C’est notamment à force d’entendre parler de liberté chrétienne qu’il s’est mis ces derniers mois à songer au baptême, lui qui vient d’une famille incroyante. « J’ai un lien particulier avec ma grand-mère maternelle, qui me parle souvent de sa foi, explique-t-il. Il y a trois ans, je suis tombé dans une dépression que j’associe à mon indécision chronique. Je n’arrivais plus à choisir, notre époque nous offre un tel éventail d’options, dans tous les domaines… » Au fil de discussions avec elle, il a progressivement compris que le Dieu des chrétiens laissait aux hommes une liberté, mais contenue « dans un chemin censé mener au ciel, aux antipodes de la liberté illusoire que nous offre la société consumériste ».

C’est que les jeunes d’aujourd’hui, malgré le confort inédit où ils baignent, sont peut-être moins matérialistes que ceux d’hier. « Il y a un paradoxe. D’un côté, ils font preuve d’un rapport désinhibé à l’argent et au succès, révèrent l’autoentrepreneur et regardent des vidéos qui leur apprennent comment gagner un million en un mois. De l’autre, leur soif de sens les pousse à se réfugier dans des pratiques cadrées, comme si le trop-plein de liberté générait un besoin de normes susceptibles de régler la vie. J’y vois une réconciliation inavouée avec la contrainte », confie l’essayiste Pierre Valentin, fin observateur du wokisme, de ses ressorts générationnels, et fondateur de la chaîne YouTube Transmission. Et puis, ils ne séparent pas les sphères publique et intime comme leurs aînés. Ils sont convertis à l’idée que chacun se construit comme il l’entend, défendent majoritairement la liberté de revêtir un voile, ou plus largement d’arborer des signes religieux. »

Cette conception anglo-saxonne de la laïcité les conduit à deviser sans réserve des questions religieuses. Étudiante en lettres à Toulouse, Agathe, 20 ans, en témoigne : « Avec mes amis, dont beaucoup viennent de familles non croyantes, on discute sans complexe de tout cela. Même chez les plus éloignés de la foi, je ne perçois aucune hostilité vis-à-vis de l’Église. Pour avoir échangé à ce propos avec mes parents, le contexte n’avait rien à voir lorsqu’ils avaient mon âge. Nous n’avons plus leur pudeur, ni leurs a priori ». Il faut dire que le recul massif de l’Église ces soixante dernières années a engendré une méconnaissance générale de la mission qu’elle se donne.

**Disparition de l’athée au profit de l’agnostique**

D’aucuns regretteront ce temps révolu où l’Évangile faisait office sinon de ligne de conduite, du moins de culture générale. Mais l’optimisme ne leur est pas interdit ; en débarrassant le regard de tout préjugé, la distance vis-à-vis du religieux offre un terreau favorable à sa découverte. « Notre époque ignore totalement la chose religieuse, si bien que les compteurs sont quelque part remis à zéro. C’est une chance : l’œil vierge de nos contemporains, a fortiori des plus jeunes, peut être à nouveau frappé par l’expérience divine », remarque Camille Riquier, doyen de la Faculté de philosophie de l’Institut catholique de Paris et auteur de Nous ne savons plus croire.

L’athée, adversaire résolu de l’Église du temps où elle occupait une place centrale, a perdu de sa vigueur à mesure que l’institution s’est fragilisée : « L’Église se trouve affaiblie ; il en va mécaniquement de même pour l’athée, qui disparaît au profit de l’agnostique. Ceux qui ne croient pas déplorent presque leur situation, comme s’ils manquaient de moyens pour s’ouvrir aux choses spirituelles ». D’après l’étude Ifop précitée, 47% des 18-24 ans se déclarent en quête spirituelle, contre 30% seulement des 50-64 ans. Cette quête très vivace au sein de la «Gen Z » se révèle maladroite et tâtonnante, faute de repères. En témoigne par exemple le succès sidérant des ouvrages de développement personnel : autrefois cantonnés aux marges de l’édition, les livres ésotériques disposent d’une collection dédiée dans certaines des plus grandes maisons, telle Hachette. Du yoga au chamanisme, les rituels mystiques libérés du dogme prospèrent.

De là à enterrer le dogme et ses satellites… L’attrait des jeunes néophytes pour les belles liturgies indique peut-être, là encore, une rupture générationnelle, même si la recherche spirituelle des jeunes se traduit par des approches hétérogènes : « C’est le menu ou la carte. Soit vous prenez tout - certains ont besoin de cela et s’inscrivent dans un écosystème fait de liturgie mais aussi d’aumôneries, de scoutisme, etc. - soit vous picorez - ce que font les adeptes des spiritualités new age », image Jérôme Fourquet.

**Pas rebutés par les abus, interrogés par l’islam**

Autre fait symptomatique de la réinitialisation des compteurs évoquée par Camille Riquier, les jeunes ne semblent pas rebutés par les affaires d’abus sexuels documentées par le rapport de la CIASE (Commission indépendante sur les abus sexuels dans l’Église) en 2021.

« S’il arrive à mes amis non cathos de formuler des reproches contre l’Église, ils n’évoquent jamais cet enjeu-là. Ils me parlent plutôt, par exemple, des manquements historiques », raconte Agathe, la Toulousaine. Le sondage Ifop montre que, là où 41% des plus de 65 ans considèrent les abus sexuels comme le facteur influençant le plus leur opinion à l’égard de l’Église, c’est le cas de seulement un quart des 18-24 ans. « Deux éléments se conjuguent, analyse Jérôme Fourquet. D’abord, ces forfaits ont pour la plupart été commis dans les années 1950-1960. Ensuite, la prise de conscience du caractère systémique de ces violences s’avère d’autant plus déstabilisante pour les vieilles générations qu’elles ont grandi dans un monde où la parole de l’Église avait un poids immense. Pour les plus jeunes, ces révélations - on l’a vu avec l’abbé Pierre - résonnent moins avec leur trajectoire personnelle. » Loin des yeux, loin du cœur, dit l’adage.

Tandis que les abus ont engendré une perte de confiance dans l’Église chez les baby-boomers, un autre phénomène paraît jouer, à l’inverse, un rôle d’aiguillon vis-à-vis de leurs enfants et petits-enfants : la montée de l’islam sous l’effet de l’immigration en provenance du Maghreb. La prolifération d’un islam revendicatif interroge en miroir la population d’ascendance catholique, en particulier les adolescents qui côtoient au collège des camarades musulmans de plus en plus fiers de le faire savoir. « Un réflexe mimétique les pousse à reprendre les codes musulmans, au point qu’on observe une inversion de la norme culturelle quand ils définissent le carême comme le “ramadan des chrétiens”, note Pierre Valentin. Chez certains, cela provoque un retour au christianisme sur le mode d’un ressourcement aux origines de la civilisation. Reste à savoir si cette approche peut produire des conversions durables. C’est possible, mais seul l’avenir nous le dira. »

À côté de cette tentation identitaire, se développe plus massivement chez les jeunes catholiques une attitude voisine, à en croire Jean-Pierre Denis. Pour l’ancien directeur de l’hebdomadaire *La Vie*, le prisme identitaire n’est pas le plus pertinent pour saisir à nouveaux frais la réalité actuelle. Il a élaboré, dans Un catholique s’est échappé (Cerf, 2019), la théorie d’un « catholicisme attestataire », qui ne craint pas de s’affirmer, décomplexé en cela par le modèle musulman mais dénué d’esprit revanchard : « Les soixante-huitards étaient contestataires, leurs petits-enfants sont, eux, attestataires. À l’époque, la contestation de l’ordre établi incluait l’Église ; aujourd’hui, les jeunes catholiques attestataires contestent d’une certaine manière la société, mais à front renversé, en partant de la question spirituelle. Ils désirent se réapproprier un héritage qui n’a pas été transmis », développe-t-il auprès du Figaro. Leurs aînés cloisonnaient sphère privée et engagements sociaux en vertu – plus ou moins directement – de la théologie de l’enfouissement, ce mouvement né après-guerre invitant le chrétien à dissimuler sa foi pour ne pas indisposer autrui. Un demi-siècle et un « N’ayez pas peur ! » (Jean-Paul II en 1978) plus tard, Dieu est tranquillement revenu dans la conversation.

**Stock en berne, flux en hausse mais de faible intensité**

Se pose alors une question cruciale, mais difficile à objectiver. Notre société a-t-elle atteint un plancher religieux, un seuil spirituel en deçà duquel toute communauté humaine dépérit inévitablement ? « C’est une vraie question, admet Jérôme Fourquet. Mais à ce stade, les ferments d’un éventuel rebond se concentrent dans certains segments sociologiques ; pour grossir le trait, les familles nombreuses de l’ouest parisien. Pour que cette hypothèse se confirme, il faudrait observer ces éléments de rebond dans d’autres milieux sociaux. » Le journaliste Jean-Pierre Denis suggère de distinguer le stock, à savoir la quantité totale de baptisés, du flux, soit les nouveaux baptisés : « Si l’on raisonne en termes de stock, il apparaît que le nombre de catholiques continuera inexorablement de décliner. En revanche, en termes de flux, la courbe des baptêmes demandés augmente », quoique ces derniers ne fassent, en tout cas pour partie, que rattraper l’effondrement des baptêmes à la naissance. « On peut interpréter la sécularisation comme l’érosion massive du stock couplée au tarissement de flux entrants naturels, et les demandes de baptêmes comme de nouveaux flux, mais de bien faible intensité », résume quant à lui Jérôme Fourquet.

Si deux dynamiques peuvent tout à fait coexister, le sondeur voit dans l’affaissement de l’ancienne matrice catholique le mouvement tectonique majeur : « Une vieille expression désignait ainsi l’attelage formé par l’Église et l’armée : “Le sabre et le goupillon”. Auparavant, chaque ville préfecture ou chef-lieu diocésain possédait sa caserne du régiment et son séminaire. Désormais, dans toutes ces villes de province, on vous explique que la caserne s’est muée en logements sociaux, on vous présente l’emplacement de l’ancien séminaire. 90 prêtres seront ordonnés en France cette année, cela fait moins d’un par diocèse ! » La foule qui se presse à Chartres, au bénitier ou à Rome pour le prochain jubilé des jeunes en août a beau croître, elle demeure marginale d’un point de vue numérique.

En fait d’évolutions sociales, qui veut gagner du temps est bien inspiré de jeter un œil en direction des États-Unis. Dans un article intitulé « L’Occident a cessé de perdre sa religion », l’hebdomadaire The Economist pointait début juin, études du Pew Research Center à l’appui, que la progression des personnes déclarant leur athéisme ralentissait outre-Atlantique et même dans plusieurs pays d’Europe. Selon cette dernière, le nombre d’adultes américains s’identifiant comme chrétiens, passé de 78% en 2007 à 63% en 2019, est resté stable depuis. « La déchristianisation marque le pas pour la première fois depuis plusieurs décennies (…) Assiste-t-on à un réenchantement du monde ? », commente à son tour le New York Times. Surtout, le magazine notait que ce coup de frein ne doit rien à l’islam et que la « génération Z » retrouve un élan pour Dieu. Frémissement traître ou vraie semence ? Là-bas comme ici, il faudra vérifier si ce revif résiste à l’épreuve des ans.